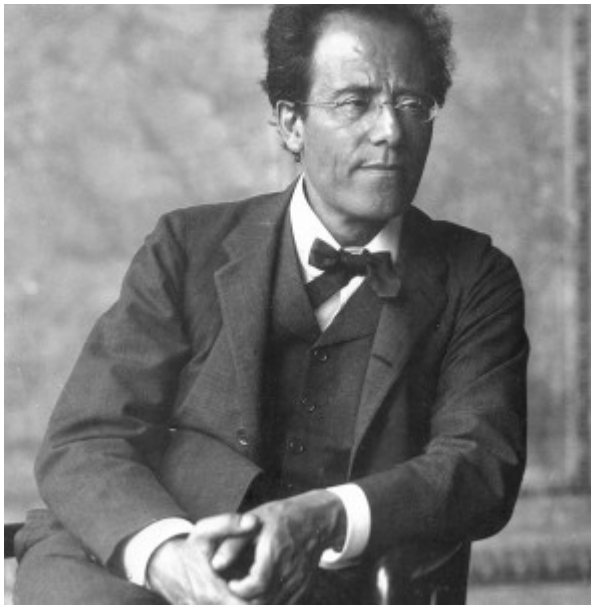
9ème Symphonie de Gustav Mahler de Tours



Tours, les 12 et 13 avril 2014. Mahler : Symphonie n°9. ORSCT, Jean-Yves Ossonce. Symphonie d'un adieu pacifié. Malade, presque cinquantenaire, affaibli mais pas exténué, **Gustav Mahler compose sa Symphonie n°9.** La conscience de la mort, la souffrance de la perte, les crises intérieures, multiples, toujours vivaces, inspirent au compositeur, l'une de ses partitions les plus autobiographiques, et l'aboutissement d'un chemin personnel et mystique parcouru depuis sa Première Symphonie "Titan". La partition est écrite au même moment que son Chant de la Terre, hymne au mystère de la nature, terrifiante et stimulante, à la fois lamento bouleversant à la suite de la mort de sa fille Maria et aussi, suprême aspiration à la paix. De sorte que sa Dixième Symphonie serait si l'on intègre son Chant de la terre dans le cycle des oeuvres orchestrales, comme un Dixième opus.
Conçue de l'été 1908 au début de l'année 1909, la Symphonie n°9 embrasse toute l'expérience acquise, vécue, souhaitée, détestée. Mahler y mêle tous les sentiments en un vaste cycle épique, dont le souffle, l'énergie, l'élévation semblent rejoindre le "grand tout". C'est un désir de témoigner et aussi, un effort de détachement. Intensité, recul. Engagement, détente. Renoncement et adieux, détente, oubli, apaisement… action, philosophie et examen critique. Le compositeur y laisse un adieu, inspiré par la quête d'une sérénité finalement atteinte.

L'Orchestre Symphonique Région Centre Tours OSRCT sous

l'impulsion de son chef attitré **Jean-Yves Ossonce** perpétue ainsi l'active tradition symphonique à Tours qui compte déjà plusieurs accomplissements comme les Symphonie de Brahms, Magnard, surtout un récent cycle Tchaïkovski qui s'est révélé passionnant et dont classiquenews a rendu compte régulièrement. **En lire +**

Opéra de Tours
Saison symphonique 2013-2014.
Grand Théâtre-Opéra, les 12 et 13 avril 2014
Gustav Mahler : Symphonie n°9 en ré majeur
OSRCT, Orchestre Symphonique Région Centre Tours
Jean-Yves Ossonce, direction

Informations
Réservations

9ème Symphonie de Mahler à l'Opéra de Tours

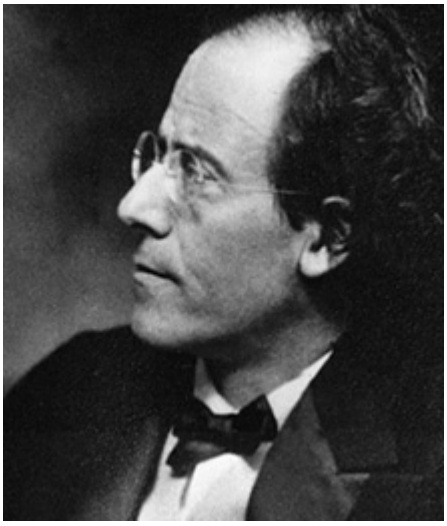


Tours, les 12 et 13 avril 2014. Mahler : Symphonie n°9. ORSCT, Jean-Yves Ossonce. Symphonie d'un adieu pacifié. Malade, presque cinquantenaire, affaibli mais pas exténué, **Gustav Mahler compose sa Symphonie n°9.** La conscience de la mort, la souffrance de la perte, les crises intérieures, multiples, toujours vivaces, inspirent au compositeur, l'une de ses partitions les plus

autobiographiques, et l'aboutissement d'un chemin personnel et mystique parcouru depuis sa Première Symphonie "Titan". La partition est écrite au même moment que son Chant de la Terre, hymne au mystère de la nature, terrifiante et stimulante, à la fois lamento bouleversant à la suite de la mort de sa fille Maria et aussi, suprême aspiration à la paix. De sorte que sa Dixième Symphonie serait si l'on intègre son Chant de la terre dans le cycle des oeuvres orchestrales, comme un Dixième opus.
Conçue de l'été 1908 au début de l'année 1909, la Symphonie n°9 embrasse toute l'expérience acquise, vécue, souhaitée, détestée. Mahler y mêle tous les sentiments en un vaste cycle épique, dont le souffle, l'énergie, l'élévation semblent rejoindre le "grand tout". C'est un désir de témoigner et aussi, un effort de détachement. Intensité, recul. Engagement, détente. Renoncement et adieux, détente, oubli, apaisement… action, philosophie et examen critique. Le compositeur y laisse un adieu, inspiré par la quête d'une sérénité finalement atteinte.

Composée à l'été 1909 à Toblach, la Symphonie n°9 ne fut créée que le 26 juin 1912, par Bruno Walter à Vienne, soit presque un an après la disparition du compositeur.
L'oeuvre, d'une architecture complexe et inédite, compte quatre mouvements: deux mouvements lents (Andantecommodo et Adagio), encadrent deux mouvements vifs, "Laendler" et Rondo Burleske). Chacun est développé dans une tonalité spécifique. Poursuite ou non de son Chant de la Terre, qui la précède, (partition composée à l'été 1908) la Neuvième Symphonie expérimente de nouvelles possibilités, basculant entre l'ultime sérénité et l'adieu plus difficile à la Terre. Alban Berg, ardent défenseur des symphonies mahlériennes, admire en particulier l'enchantement du premier mouvement, parcouru de signes annonciateurs de l'inéluctable mort…
C'est peut-être avec la Septième, -notre préférée-, que Mahler, dans la Neuvième, et tout aussi clairement, exprime sa lucidité pleine et entière, à la fois ressentiment et

exaspération, mais aussi espérance et tendresse. Le musicien illustre les vertiges d'une conscience épanouie qui ose voir l'horrible et hideuse mort; l'homme s'y remémore les épisodes d'une vie faite de remords cyniques et d'élans irrésistibles, tous étirés dans leur immensité suspendues. Le cadre classique implose, entièrement soumis aux distorsions convulsives ou aériennes de la psyché.
Orchestrateur sensitif et visionnaire, Mahler explore toutes les palettes de timbres et de couleurs de l'orchestre, où chaque instrument devient voix de l'âme.



L'Orchestre Symphonique Région Centre Tours OSRCT sous l'impulsion de son chef attitré Jean-Yves Ossonce perpétue ainsi l'active tradition symphonique à Tours qui compte déjà plusieurs accomplissements comme les Symphonie de Brahms, Magnard, surtout un récent cycle Tchaïkovski qui s'est révélé passionnant et dont classiquenews a rendu compte régulièrement.
Prolongeant les vertiges introspectif d'un Tchaïkovski trouble et lyrique, tendre et angoissé (magistrale Symphonie n°6 entre autres), les musiciens tourangeaux accostent en terres malhériennes. .. des paysages finement orchestrés dont la flamboyance associe terreur panique, nostalgie d'une innocence perdue, surtout aspiration au dépassement de soi, entre quête spirituelle et renoncement ultime. Mahler au début du XXème -le compositeur meurt en 1911-, demeure le plus grand symphoniste contemporain de Richard Strauss, autre immense narrateur, saisissant par le souffle dramatique et lui aussi, par le raffinement inouï de son orchestration. Pour Tours, cette 9ème Symphonie mahlérienne est une première, donnée en quasi première tourangelle. Concert symphonique événement.

Opéra de Tours

Saison symphonique 2013-2014.
Grand Théâtre-Opéra, les 12 et 13 avril 2014
Gustav Mahler : Symphonie n°9 en ré majeur
OSRCT, Orchestre Symphonique Région Centre Tours
Jean-Yves Ossonce, direction

Informations
Réservations

Tournée. OSE, le nouvel orchestre de Daniel Kawka, les 7 et 8 février 2014



Orchestre OSE. Daniel Kawka. Concert Gustav Mahler: Mort à Venise. Les 7 et 8 février 2014. A Privas 07) puis Saint-Priest (69), le chef Daniel Kawka offre un sublime programme Gustav Mahler avec son nouvel orchestre OSE et la complicité du baryton Vincent Le Texier… **Ose est le nouvel orchestre fondé par le chef Daniel Kawka.** Fonctionnement coopératif, dialogue et égalité parmi les musiciens forment un nouveau type de collectif dont les valeurs partagées assurent une nouvelle qualité d'interprétation. Pour sa première tournée (en Rhône-Alpes, puis à Aix en Provence au Grand Théâtre en septembre 2014), chef et instrumentistes abordent l'amour et la mort du chant mahlérien (avec la complicité du baryton Vincent Le Texier)… Le Chant Mahlérien : mort à Venise

met en lumière la flamme crépusculaire d'un Mahler éprouvé, accablé et finalement, subtilement transfiguré … alchimie des timbres, équilibre des pupitres, dynamiques et balances réinvesties, souci du phrasé spécifique, le travail des musiciens d'Ose défendent avec passion et transparence l'un des programmes mahlériens les mieux conçus à ce jour. **En lire +**



programme

1ère partie

Kindertoten Lieder / Chants pour voix et orchestre
(20 min environ)

Symphonie n°10, Adagio / Pour orchestre seul
(25 min environ)

Entracte

2ème partie
Ruckert Lieder / Chants pour voix et orchestre
(25 min environ)

Symphonie n°5, Adagietto « Mort à Venise »
Pour orchestre seul (10 min environ)



Agenda 2014 :
Tournée Gustav Mahler par l'Orchestre Ose
Vincent Le Texier, baryton
Daniel Kawka, direction
5 dates en janvier et février 2014
pour vivre le grand frisson wagnérien

Aprofondir:

Lire notre dossier spécial Rückert lieder (1901-1902)
Lire notre dossier spécial Kindertotenlieder (1901-1904)

2 dates événements :

- 7 février 2014 : Théâtre de Privas, Privas (07), 20h30
- 8 février : Théâtre Théo Argence, Saint Priest (69), 17h

Durée totale du concert: 1h40, avec entracte
Effectif: 80 musiciens
Chaque œuvre est précédée d'une lecture de lettres d'amour écrites de Gustav Mahler et adressées à Alma Mahler

Informations, réservations sur le site de l'Orchestre Ose

Informations
Réservations

Autre dates de l'Orchestre OSE en 2014 :
Programme Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
les 10, 11 et 12 juillet 2014

Festival Berlioz le 21 août 2014

Le programme Gustav Mahler : Mort à Venise est repris le 30 septembre 2014 à Aix :

30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence (13)

Tournée. OSE, le nouvel orchestre de Daniel Kawka, jusqu'au 8 février 2014



Orchestre OSE. Daniel Kawka. Concert Gustav Mahler: Mort à Venise. Du 24 janvier au 8 février 2014. A partir du film de Visconti qui sur les traces de Thomas Mann, imagine le compositeur Gustav Mahler vivant ses derniers instants à Venise à l'époque d'une épidémie, l'Orchestre Ose et Daniel Kawka célèbrent les feux flamboyants de ce romantisme enivrant spécifiquement vénitien (lagunaire) à partir du fameux Adagietto de la Symphonie n°5 de Mahler (1902), véritable emblème du film : le mouvement est selon les sources accompagnant la genèse de la Symphonie, un hymne amoureux à son épouse, Alma Mahler. **Ose est le nouvel orchestre fondé par le chef Daniel Kawka.** Fonctionnement coopératif, dialogue et égalité parmi les musiciens forment un nouveau type de

collectif dont les valeurs partagées assurent une nouvelle qualité d'interprétation. Pour sa première tournée (en Rhône-Alpes, puis à Aix en Provence au Grand Théâtre en septembre 2014), chef et instrumentistes abordent l'amour et la mort du chant mahlérien (avec la complicité du baryton Vincent Le Texier)… Le Chant Mahlérien : mort à Venise met en lumière la flamme crépusculaire d'un Mahler éprouvé, accablé et finalement, subtilement transfiguré … alchimie des timbres, équilibre des pupitres, dynamiques et balances réinvesties, souci du phrasé spécifique, le travail des musiciens d'Ose défendent avec passion et transparence l'un des programmes mahlériens les mieux conçus à ce jour.



programme

1ère partie

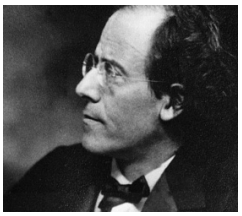
Kindertoten Lieder / Chants pour voix et orchestre
(20 min environ)

Symphonie n°10, Adagio / Pour orchestre seul
(25 min environ)

Entracte

2ème partie
Ruckert Lieder / Chants pour voix et orchestre
(25 min environ)

Symphonie n°5, Adagietto « Mort à Venise »
Pour orchestre seul (10 min environ)



Agenda 2014 :
Tournée Gustav Mahler par l'Orchestre Ose
Vincent Le Texier, baryton
Daniel Kawka, direction
5 dates en janvier et février 2014
pour vivre le grand frisson wagnérien

Aprofondir:

Lire notre dossier spécial Rückert lieder (1901-1902)
Lire notre dossier spécial Kindertotenlieder (1901-1904)

5 dates événements :

- 24 janvier 2014 : La Rampe, Echirolles (38), 20h
- 28 janvier 2014 : Le Grand Angle, Voiron (38), 20h
- 29 janvier 2014 : Le Dôme Théâtre, Albertville (73), 20h30
- 7 février 2014 : Théâtre de Privas, Privas (07), 20h30
- 8 février : Théâtre Théo Argence, Saint Priest (69), 17h

Durée totale du concert: 1h40, avec entracte
Effectif: 80 musiciens
Chaque œuvre est précédée d'une lecture de lettres d'amour écrites de Gustav Mahler et adressées à Alma Mahler

Informations, réservations sur le site de l'Orchestre Ose



Autre dates de l'Orchestre OSE en 2014 :
Programme Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
les 10, 11 et 12 juillet 2014

Festival Berlioz le 21 août 2014

Le programme Gustav Mahler : Mort à Venise est repris le 30 septembre 2014 à Aix :

30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence (13)

Compte-rendu, concert. Echirolles. La Rampe, scène nationale, vendredi 24 janvier 2014. Le chant mahlérien : mort à Venise. Orchestre OSE. Daniel Kawka, direction. Concert inaugural de la tournée » le chant mahlérien « .

Echirolles. La Rampe, scène national, vendredi 24 janvier 2014. Le chant mahlérien : mort à Venise. Orchestre OSE. Daniel Kawka, direction. Gustav Mahler : Symphonie n°10 (Adagio), Symphonie n°5 (Adagietto). Rückert lieder, Kindertotenlieder (Vincent Le Texier, baryton). Concert inaugural de la tournée » le chant mahlérien « .

Immédiatement le geste et la vision de **Daniel Kawka** dirigeant

son premier concert en tournée avec les instrumentistes de **son nouvel orchestre Ose, frappe par son esthétique clairement chambriste**. Une quête permanente d'homogénéité, de transparence, le chant pur d'une voix intérieure jamais impérieuse qui superbement défendue par l'océan des cordes (l'unisson soyeux du combiné violons-altos est le pilier de la vision) exprime au plus juste les tiraillements autobiographiques de Mahler.
Du reste, le programme très pertinemment conçu, veille à rétablir la place de la confession, pas déversoir ni bavardage… mais témoignage pudique et sincère dont la douleur étale nourrit ici la présence des deux plages purement symphoniques : d'abord l'aboutissement mystique de l'**Adagio de la 10 ème Symphonie** (placé en ouverture : défi redoutable relevé par les musiciens du nouvel orchestre), puis volupté ineffable de l'**Adagietto de la 5ème**, véritable déclaration amoureuse pour l'aimée de toute une existence: Alma.
La réalisation en est d'autant plus charnue mais limpide et coulante et fluide qu'ici seules les cordes ciselées, – ourlées / nimbée par l'aérienne harpe, réalisent par paliers l'élévation quasi spirituelle de cet aveu d'amour.

Orchestre coopératif

Renoncement mystique d'abord, puis ivresse voire extase émotionnelle…. l'échelle des affects est étendue, impressionnante… à la mesure de la vision du chef suractif qui imagine demain pour la phalange créée avec l'audace des pionniers, un fonctionnement collégial et égalitaire où tout un chacun quelle que soit sa place dans l'orchestre est rémunéré de la même façon … une sorte de coopérative intelligente et respectueuse où chacun ayant trouvé sa juste voix contribue à l'activité collective.
On est loin des orchestres fonctionnarisés et strictement hiérarchisés qui bien que grassement subventionnés ne se posant plus aucune question. .. tournent en rond en termes de

répertoire comme dans la conception de l'interprétation. Toujours les mêmes œuvres … jouées de la même façon. .. voilà qui rassure effectivement tout le monde.
A Grenoble, rien de tel ; c'est la première étape de la tournée *Le chant mahlérien*, jouer Mahler, -grand ré découvert du XX ème siècle (à partir des années 1950 seulement grâce à Leonard Bernstein entre autres…) dans une séries de salles où le fait symphonique n'est pas si naturel, de surcroît défendu par un nouvel orchestre et dans un programme dense mais passionnant, relève du courage, du défi voire de… l'inouï. Mais le concert ne doit-il pas aussi nous surprendre, dans le choc inespéré d'une découverte ?

De facto, l'orchestre de Daniel kawka porte bien son nom : il ajoute à son fonctionnement démocratique et coopératif… l'inédit, l'étonnant, et par cette programmation très originale, …. les saveurs de l'*élaboré* en rien élitiste.

Jouer l'Adagio puis l'Adagietto -accomplissements purement symphoniques-, réinscrit très justement l'écriture mahlérienne dans l'essor du symphonisme début de siècle, champion des audaces purement orchestrales aux côtés de Strauss (tiens voilà une autre idée originale : confronter Strauss et Mahler ? Certainement prochain avatar à mettre au crédit des nouveaux chantiers d'Ose car le chef n'en manque pas, loin de là…).
Joindre en complément les deux cycles de lieder : **les Rückert puis les Kindertotenlieder,** est un rappel fort éloquent de la place du chant et de la voix dans les massifs orchestraux malhériens.

Associés au verbe suggestif du baryton Vincent Le Texier, – voix carrée, affirmée, d'un viril évocateur, les musiciens conduits par un chef à l'écoute de plus en plus introspective du texte, font l'expérience d'un chambrisme mis au diapason des proportions et de l'émission vocales ; le souci des dynamiques, l'équilibre voix / orchestre constamment ciselé rétablissent la version originelle des deux ensembles lyriques pour voix d'homme. Pas accompagnateur mais nouveau partenaire

instrumentalement caractérisé et parfois subtilement individualisé… le collectif orchestral gagne un nouveau statut… celui d'une assemblée de solistes inspiré par le jeu concertant.

Hier wagnérien nuancé (à Dijon, en octobre 2013, pour un Ring retaillé et donc vilipendé mais musicalement époustouflant), d'une force de conviction et d'approfondissement peu commune, **Daniel Kawka** s'engage aujourd'hui avec son propre orchestre pour le chant malhérien ; subtile approche qui réserve surprises et splendeurs de l'étoffe orchestrale d'un compositeur musicien pas si joué que cela.

Le programme subtilement conçu et agencé exprime comme le geste interprétatif, une compréhension admirable des enjeux malhériens. C'est de loin de ce point de vue – conception scientifique et nouvel esthétisme collégial-, l'un des concerts Mahler les plus enthousiasmants auxquels nous ayons assisté. Longue vie au maestro et à Ose, son nouvel orchestre. Ne manquez pas les prochains rvs d'Ose, un collectif de musiciens à suivre désormais.

La tournée Le chant mahlérien : mort à Venise, se poursuit jusqu'au 8 février 2014. **Voir notre présentation complète du programme défendu par l'orchestre OSE et son chef fondateur, Daniel Kawka.** Consultez aussi le site de l'Orchestre OSE (Daniel Kawka, direction)

5 dates événements :

24 janvier 2014 : La Rampe, Echirolles (38), 20h

28 janvier 2014 : Le Grand Angle, Voiron (38), 20h

29 janvier 2014 : Le Dôme Théâtre, Albertville (73), 20h30

7 février 2014 : Théâtre de Privas, Privas (07), 20h30

8 février : Théâtre Théo Argence, Saint Priest (69), 17h

Durée totale du concert: 1h40, avec entracte
Effectif: 80 musiciens
Chaque œuvre est précédée d'une lecture de lettres d'amour écrites de Gustav Mahler et adressées à Alma Mahler

Informations, réservations sur le site de l'Orchestre Ose

Autre dates de l'Orchestre OSE en 2014 :
Programme Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
les 10, 11 et 12 juillet 2014

Festival Berlioz le 21 août 2014

Le programme Gustav Mahler : Mort à Venise est repris le 30 septembre 2014 à Aix :

30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence (13)

Gustav Mahler: 8 ème symphonie

Le chef polonais Antoni Wit édifie peu à peu son intégrale Mahler. Sens épique, vitalité et souffle des accents de l'orchestre, cohérence du plateau de solistes, unité articulée des choeurs, rien ne manque à cette indiscutable symphonie des Mille.



Créée à Munich au moment de l'Exposition Internationale, le 12 septembre 1910, la *Symphonie des Mille* ou *Symphonie n°8* de Gustav Mahler est un immense chant d'espoir qui marque aussi la pleine maturité d'une écriture enfin apaisée, après les tourments plus ou moins contrôlés et assumés des *Symphonies n°5, n°6* et *surtout n°7*, symphonies autobiographiques où le conflit, la noirceur, la présence de forces cosmiques insurmontables sont le sujet principal. Ici rien de tel, sinon, une arche grandiose dont les tensions canalisées convergent vers une prière de réconciliation, une aspiration profonde à la paix éternelle.

Antoni Wit dispose avec une indiscutable vision de ses ressources chorales, solistiques, orchestrale, toutes polonaises.
L'odyssée mahlérienne de la 8ème doit son unité à la constance attendrie, exaltée mais toujours élégante des interprètes. D'autant plus que les deux parties sont d'un étonnant contraste : premier volet construit autour du *Veni, Creator Spiritus*, selon le texte médiéval de l'archévêque de Mayence, Hrabanus Maurus. Le compositeur a reçu la révélation de cette hymne au Créateur, d'autant plus bienvenue pour son âme inquiète et de plus en plus mystique. Tout le développement

est une variation sur le thème de cette fulgurance personnelle dont il souhaite nous faire partager l'intensité.
Les troupes conduites par un Wit visiblement habité lui aussi par la partition, abordent vaillement ce chant de triomphe et d'extase mystique.
Le chef prend son temps, pose chaque climat, souligne la tendresse des croyants récepteurs du miracle, témoins d'une vision sidérante partagée.
Dans le second volet, qui reprend la traduction du *Veni Creator* par Goethe, pendant littéraire au premier volet d'origine sacrée, mais non moins extraordinairement exalté, solistes, chœurs et orchestre façonnent une superbe peinture de la foi où l'évocation du mystère, grâce à des épisodes suggestifs, un sens évident de l'articulation et des nuances (bois somptueux, cuivres grandioses, cordes amples et suspendues) donne le format de cette seconde *Passion*. Pater Profundis (Piotr Nowacki), Maria Aegyptica (Ewa Marciniec) accompagnent le croyant vers l'étreinte finale que lui réserve, ô comble du bienheureux, Maria Gloriosa (Marta Boberska).

Rien ne manque à l'évocation de ce diptyque religieux. Ni l'élan fervent, ni la sensibilité. Wit impressionne même par l'éclat et la respiration de ces tempos d'une grandeur épique parfaitement à propos. A l'éclosion de l'effusion mystique, il exprime parfaitement la résonance cosmique des éléments. Homme et univers ne font plus qu'un : le but ciblé, espéré, exaucé d'un Mahler enfin en paix avec lui-même, est atteint.

Barbara Kubiak, Magna Peccatrix
Izabela Klosinska, Una Poenitentium
Marta Boberska, Mater Gloriosa
Jadwiga Rappé, Mulier Samaritana
Ewa Marciniec, Maria Aegyptica
Timothy Bentch, Doctor Marianus
Wojtek Drabowicz, Pater Ecstaticus
Piotr Nowacki, Pater Profundis

Polish Radio choir in Krakow
Cardinal Stefan Wyszynski University choir
Warsaw Boys choir

Textes et traductions du livret.

Gustav Mahler: 9 ème symphonie (Rafael Kubelik)

Même malade, à 49 ans, Gustav Mahler ne manque ni d'énergie créatrice ni d'envie de composition. Et déjà, l'activité qu'il mène pour la première saison des concerts philharmoniques de New York, en 1909, atteste d'une hyperactivité stupéfiante.



Les morsures du destin. La couleur funèbre de la Neuvième symphonie annonce pour beaucoup de commentateurs les prémices de la fin, la présence de la Faucheuse, celle qui d'ailleurs a toujours marqué la texture de ses symphonies précédentes. Mahler qui a perdu pas moins de sept frères et sœurs en bas âge, a toujours été meurtri par le deuil et la fatalité de la perte.
1907 fut une année terrible : fin de sa direction à l'Opéra de Vienne, après dix ans de fonction, décès de sa fille, Maria, âgée de quatre ans, diagnostic affectué sur son état physique

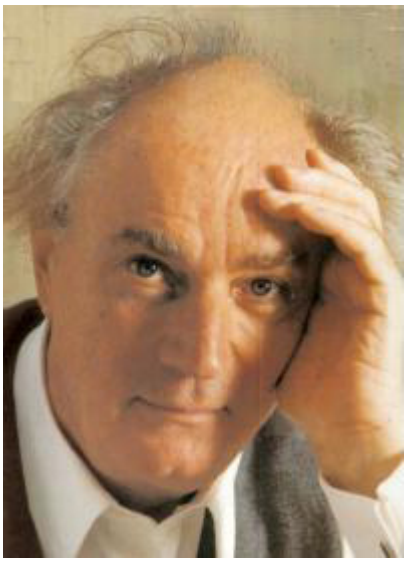
alarmant : Mahler souffre d'une « insuffisance mitrale ». Chaque pas lui est désormais compté, pas 'émotions ni de chocs. Entre deux répétitions au Metropolitan Opéra, il s'allonge, reprend son souffle et ses esprits. L'ombre de la mort semble planer à chaque minute.
En 1908, Alma loue une villa à Alt-Schluderbach et fait même construire un ermitage de bois afin que son époux retrouve le contact avec la nature qui l'avait tant inspiré jusque là. A Bruno Walter qui lui demande de préciser son état, Gustav Mahler exprime la convalesnce d'un être terrassé, atteint parce que désormais ce qu'il aimait le plus au monde, la marche, la rame, la randonnée, lui sont à présent interdits: « *Car depuis que m'a saisi cette terreur panique à laquelle j'ai un jour succombé, je n'ai rien tenté d'autre que de regarder et d'écouter autour de moi. Si je dois retrouver le chemin de moi-même, alors il faut que je me livre encore aux terreurs de la solitude.(…) En tout cas, il ne s'agit absolument pas d'une crise hypocondriaque de la mort, comme vous avez l'air de le croire. J'ai toujours su que j'étais mortel. Sans essayer de vous expliquer ni de vous décrire quelque chose pour quoi il n'existe sans doute pas de mots, je vous dirai que j'ai perdu d'un seul coup toute la lumière et toute la sérénité que je m'étais conquises et que je me trouve devant le vide, comme si, à la fin de ma vie, il me fallait apprendre de nouveau à me tenir debout et à marcher comme un enfant.* »
L'écriture dans un cadre naturel proche, qui lui permet de vivre à nouveau d'inestimables contemplations, lui offre la possibilité de se reconstruire.
Quinze mois après la mort de sa fille Maria, il compose tout d'abord le *Chant de la terre*, à la fois cycle de lieder et symphonie. De sorte que si l'on inclut *le Chant de la terre* dans le cycle des symphonies, la *9ème* est bel et bien un dixième opus.
Genèse. Esquissée dès 1908, la *9ème* est quasiment achevée à l'été 1909. Mahler occupe l'hiver suivant à la mettre au propre. Il écrit à Bruno Walter : « *Qu'est ce donc en nous qui pense et qui agit? Comme c'est étrange! Lorsque j'écoute de la musique ou lorsque je dirige, j'entend très précisément la réponse à toutes ces questions et j'atteins alors une sécurité et une clarté absolues. Mieux, je ressens avec force qu'il*

n'existe même pas de questions! ».
Mahler a déposé dans la *9ème symphonie*, la somme des dernières années douloureuses et éprouvantes. Pourtant jamais il n'a laissé un témoignage aussi lumineux sur sa pleine maturité. Est-il arrivé à un nouveau plan de conscience ?
Alban Berg donne peut-être la clé : « *Je viens de rejouer la Neuvième Symphonie de Mahler. Le premier mouvement est les plus admirable qu'il ait jamais écrit. Il exprime un amour inouï de la terre et son désir d'y vivre en paix, d'y goûter encore la nature jusqu'à son tréfonds, avant que ne survienne la mort. Car elle viendra inéluctablement. Ce mouvement tout entier en est le pressentiment. Sans cesse elle s'annonce à nouveau. Tous les rêves terrestres trouvent ici leur apogée (et c'est là la raison d'être de ces montées gigantesques qui toujours se remettent à bouillonner après chaque passage tendre et délicat), surtout à ces moments terrifiants où l'intense désir de vivre atteint à son paroxysme (Mit höchster Kraft), où la mort s'impose avec le plus de violence. Là-dessus les terrifiants solos d'altos et de violons, les sonorités martiales: la mort en habit de guerre. Alors il n'y a plus de révolte possible. Et ce qui vient ensuite ne semble que résignation, toujours avec la pensée de l'au-delà* ».

La *Neuvième* est bien la prière d'un homme qui souhaite dire « adieu », de la manière la plus apaisée. Symphonie crépusculaire, traversée par l'idée de l'au-delà, la paritition est suivie par les premiers mouvements de la 10ème symphonie dont le caractère donne la clé sur les oeuvres du dernier Mahler.

Pendant l'été 1910, Mahler sait qu'Alma lui préfère un autre. Leur couple s'est définitivement fissuré. Malade, atteint dans sa vie privée, Mahler n'en est pas pour autant un condamné, comme on l'a dit. C'est un homme courageux qui garde un sens de l'action et une détermination toujours plus affûtée.
Il a besoin d'absorber la tension et les conflits incontournables de la vie, la musique remplit cet office. Tout

en approfondissant ses souvenirs rétrospectifs, dans la matière des symphonies, il prend du recul, il s'en échappe en y puisant aussi, une nouvelle énergie salutaire.
D'ailleurs en prenant la hauteur qui s'impose, celle dont Mahler nous a révélé qu'il était capable, dans ses *Deuxième* et *Troisème symphonies*, ne s'agit-il pas après tout, non des souffrances d'un homme qui se lamente sur son propre destin, que l'évocation du destin de l'humanité confrontée à sa propre fin ?
Le *Scherzo* délivre des sourires devenus grimaces, rictus de douleur incontrôlé, mais aussi un sens de la dérision sauvage, amer et sombre.
En quatre mouvements comme la *Quatrième sypmphonie*, la *Neuvième*, mêle quatre épisodes d'une profondeur de vue et de ressentiment bouleversant, d'autant que chaque mouvement développe presque indépendamment des autres, sa propre tonalité. Ainsi traversant ce vaste de champs des métamorphoses où l'âme ressent toutes les peines et toutes les joies de ce monde, Mahler nous fait passer du ré majeur initial au ré bémol majeur.



La vision de Rafael Kubelik. Dans l'*Andante* du début, Kubelik inverse avec une clarté et une hauteur de regard les deux versants de la quête mahlérienne, les adieux en majeur, l'énergie reconquise en mineur. Ce qui est frappant c'est le poids de l'inéluctable, parfaitement assumé par l'auteur qui ne réalise presque aucune réexposition de thème ; ici, le flux se déroule sans possible retour en arrière, ce qui accentue le sens profond de la distanciation, et la maturité d'un Mahler philosophe. C'est tout un monde auquel les trois Viennois, Berg, Webern, Schönberg puiseront les matériaux de l'avenir. Kubelik souligne ce rythme de marche lente où se pressent nostalgie, tristesse et résignation, mais l'épisme qu'il instaure donne

son ouverture au mouvement, non pas un repli désespéré mais une porte vers l'infini. Le mouvement entier n'esquisse pas un chant de fin, plutôt l'amorce d'une nouvelle existence.

Pour le second mouvement, « *dans le tempo d'un Ländler confortable* » (*Im tempo eines gemächlichen Ländler*), l'orchestre exprime les sauts et les aspérités des mouvement de danse (au départ Mhaler avait pensé à un menuet) : cynisme et aigreur mènent ici le rythme. Tranchant expressionnisme échevelé d'une valse précipitée à laquelle s'oppose la lenteur étirée d'un menuet à l'ancienne.

Le *Rondo Burleske, allegro assai. Sehr trotzig* (*très décidé*) pointe ses arêtes grotesques et acides. Kubelik montre combien Mahler ici en usant et abusant même, mais avec expertise de la polyphonie, se moque du contrepoint, principe d'imitation parodique dont il est spécialiste. Il s'y délecte à jouer des niveaux de lectures. Les citations se font ici course à l'abîme.

L'*Adagio final*, indiqué « *sehr langsam und noch zurückhaltend* (*très lent et encore retenu*) est le plus pénétrant : ascensionnel, le chant des cordes semble étirer à l'extrêmité de la conscience et de l'espace, toute notion de temps. C'est une ample respiration/aspiration/expiration, une fin totalement apaisée qui aurait tout réconciler, absorber conflits et douleurs, pour s'éteindre au plus haut. Les fondements de la philosophie mystique de Mahler sont exposés dans cette ample prière : l'homme aspire à la paix divine en recherchant à fusionner avec la Nature, mère nourricière, mère protectrice, mère consolatrice. Kubelik tient son orchestre, une phalange de rêve où cordes, cuivres, vents, fusionnels, dessinent un somptueux accomplissement.

Gustav Mahler: 8 ème symphonie (Rafael Kubelik)



La première audition à Munich, dans la vaste salle de concert de l'Exposition Internationale, ce 12 septembre 1910, relève d'un événement considérable : pas moins de 3400 spectateurs font face aux… 850 choristes (500 adultes et 350 enfants), auxquels sont associés les 146 musiciens et les huit solistes placés sous la direction du compositeur.

Politiques et journalistes, se sont déplacés, et tout le milieu musical dont Richard Strauss, Camille Saint-Saens, mais encore les écrivains Arthur Schnitzler et Stefan Zweig… le metteur en scène Max Reinhardt, futur fondateur du festival de Salzbourg, -avec Strauss-, sont dans les rangs de l'audience. L'abbatage promotionnel autour de la *Symphonie des Milles*, dans les rues de Munich a marqué les imaginations : la création de la *8ème symphonie* de Gustav Mahler est bien un événement immanquable… que de chemin parcouru depuis ses premières symphonies !

Pour Mahler lui-même, il s'agit d'une date importante, elle est liée à l'importance de l'œuvre pas seulement par les effectifs, surtout par son sujet dont témoigne la qualité des textes chantés, et l'action qui s'y joue : une partition capitale où l'on entend « *non pas des voix humaines, mais les chants des planètes et des soleils qui tournent dans l'espace* ».

L’écriture de ce monument remonte à l’été 1906 où dans son ermitage désormais familier (häuschen) au cœur des forêts de Carinthie, Mahler reçoit comme une révélation fécondante, les paroles de l’Hymne de la Pentecôte : « *Veni Creator Spiritus* ». Lui qui n’a pas toujours la même facilité d’inspiration, car la détente après les mois éreintant comme directeur de l’Opéra de Vienne n’est pas immédiate, doit d’ordinaire travailler avant de concevoir la trame générale d’une nouvelle œuvre.
Pour le *première partie,* il s’agit de retrouver le texte complet en latin de Hrabamus Maurus, l’archevèque de Mayence qui vécut au IX ème siècle. Dans cette quête, le compositeur rentre en transe. Il compose la musique et recevant finalement les paroles intégrales, s’aperçoit que ce qu’il a composé coïncide parfaitement à ce que lui a dicté une force quil e dépasse tant il se considère comme un « *instrument dont joue l’univers* ».
En guise de *seconde partie*, il faut choisir un texte de la même élévation. Il hésite à écrire lui-même quelques vers – comme pour sa seconde Symphonie, et finalement s’enthousiasme sur la propre traduction de Goethe d’après le *Veni Creator*.
C’est le final du *Second Faust* qui donnera l’unité de sa seconde partie et le prétexte d’un oratorio sans limites, pour voix, chœurs et orchestre.

Kubelik dans ce nouveau concert pris sur le vif à Munich, la ville de la création de l’œuvre, le 24 juin 1970, réalise une lecture stupéfiante du grand œuvre mahlérien. D’autant que la présente réédition profite des performances du traitement SACD, avec entre autres bénéfices, un relief acoustique somptueux, profitant aux cuivres d’une noblesse fracassante.
Mahler a souligné en un brillant contraste, le climat et les référenes musicales des deux parties : lointaine réminiscence de la polyphonie de la Renaissance pour la *première partie*, oratorio libre postromantique, dans la veine des *Scènes de Faust* de Schumann. Au final, la cohérence de la pensée qui les a réuni les rend parfaitement dépendants l’un de l’autre. Le

souffle du mysticisme qui porte et traverse la puissante architecture de la *Huitième symphonie*, est d'une incontestable efficacité. La signification profonde de l'œuvre trouve sa résoluton dans le *Chorus Mysticus* final.
Ni adieu serein et pleinement pacifié comme il le développera dans la *9ème*, ni constat des forces diverses en présence, la *Huitième* marque surtout une étape cruciale dans le processus créateur de Mahler, parce qu'il semble y rejeter ce qu'il aimait développer auparavant, le sens de la dérision, la parodie cynique et amère, ces auto citations complexes, dont les plans de lectures superposés et mêlés exprimaient une rancœur amère mal assumée. Ni marche à panache caricatural, ni ländler parodique, la *Huitième* exhale un pur chant d'amour, une prière sincère dont la ferveur est exhaucée puisqu'au final, l'homme est accueilli par la *Mater Gloriosa* en personne. La prière est d'autant plus émouvante qu'elle fait écho à la propre solitude tragique de Mahler. Il a perdu sa fille Maria, mais il perd aussi d'une certaine façon, Alma, l'épouse tant adorée, qui le trompe sans se cacher et lui annoncé qu'elle ne l'aimait plus tout en lui confirmant qu'elle ne l'abandonnerait jamais.

Architecte limpide, ciselant l'ossature et le continuum dramatique, en particulier dans les épisodes de la *Seconde partie*, Kubelik captive par l'unité de son propre regard, d'une distance épique à nouveau, d'une tendresse si profondément humaine, d'une simplicité de ton, indiscutable.
Malgré la masse chorale, les plans de détachent, la transparence des pupitres s'impose. D'autant que le plateau vocal préserve sa coloration humaine à l'odyssée interprétative. Martina Arroyos, Dietrich Fischer-Dieskau, Edith Mathis composent entre autres, de superbes incarnations.
La création de la *Huitième* suscita un immense triomphe pour celui qui fêtait alors ses 50 ans et dont les exercices précédents s'étaient surtout soldés par des échecs à répétitions et une incompréhensions tout aussi tenace. Offrande légitime pour un auteur en pleine possession de ses

moyens artistiques, que le destin frappera encore. Huit mois plus tard, une infection devait décider de son sort, en l'emportant en quelques jours.

Gustav Mahler: 7 ème symphonie (Rafael Kubelik)



Le propre de la 7 ème symphonie de Mahler est peut-être de ne présenter d'un premier abord aucune unité de plan. Cinq morceaux en guise de développement progressif, avec au cœur du dispositif, le scherzo central, encadré par deux « nachtmusiken ». Pourtant, il s'agit bien d'un massif exceptionnel par ses outrances sonores, ses combinaisons de timbres, son propos certes pas narratif ni descriptif…

Plutôt affectif et passionnel, dont la texture même, extrêment raffinée, souhaite exprimer un sentiment d'exacerbation formelle et même d'exaspération lyrique. Un sentiment dans lequel Mahler désire faire corps avec la Nature, une nature primitive et imprévisible, constituée de forces premières et d'énergie vitale que le musicien restitue à la mesure de son orchestre.
Fait important parce que singulier dans son œuvre, à l'été 1904 où il aborde la composition de cette montagne sonore, Mahler est dans l'intention de terminer sa 6 ème symphonie, or, ce sont en plus de la dite symphonie, les deux *nachtmusiken* qui sortiront de son esprit. Ces deux mouvements

originaux à partir desquels il structurera les morceaux complémentaires de sa 7ème symphonie, achevée à l ‘été 1905, à Mayernigg.
Les excursions dans le Tyrol du Sud lui sont favorables. Le contact avec l’élément naturel et minéral, en particulier des Dolomites, lui fait oublier la tension de l’activité à l’Opéra de Vienne dont il est le directeur. L’intégralité de sa 7ème symphonie est achevée le 15 août 1905.
La partition sera créée sous la direction du compositeur à Prague au mois de septembre 1908. L’accueil dès la création est des plus mitigé. La courtoisie des critiques et des commentaires, y compris des amis et proches, des disciples et confrères du musicien, dont Alban Berg et Alexandre von Zemlinsy, Oskar Fried et Otto Klemperer, présents à la création, ne cachent pas en définitive une profonde incompréhension. Le fil décousu de l’œuvre, son sujet qui n’en est pas un, l’effet disparate des cinq mouvements, ont déconcerté. Et de fait, la 7ème symphonie sans thème nettement développé, sans matière grandiose, clairement explicitée (en apparence), demeure l’opus le moins compris, le moins apprécié de l’intégrale des symphonies. D’ailleurs, le premier enregistrement date de 1953 !
Dans cette captation prise sur le vif, le 5 février 1976, Rafael Kubelik conduit son orchestre symphonique de la Radio Bavaroise, avec un panache lyrique et poétique absolument convaincant.

Le travail sur la très riche texture, la multiplicité des épisodes portés par les instrumentistes qui doivent être des solistes de premier plan, expriment ce sentiment d’essor, d’énergie, de violence et in fine, de triomphe et de victoire vers lequel tend chacun des volets.
Il y a certes le sentiment de la fatalité et de la tragédie, surtout développé dans le premier mouvement, *Langsam* puis *allegro con fuoco*. Il y a aussi les relans d’amertume et de cynisme acides, les grimaces et les crispations d’un destin marqué par la souffrance et la perte, le deuil et les échecs.
Mais ce qui est imprime à l’ensemble, et lui donne son unité de tons et de couleurs, c’est la vitalité agissante, le

sentiment d'un orgueil qui fait face, une détermination qui veut épouser coûte que coûte, les aspérités de la vie.
A cela s'ajoute, l'éveil du sentiment naturaliste, la contemplation des montagnes et des cimes. Entre deux ascensions, entre le premier mouvement et l'ultime *rondo*, Mahler, le voyageur, s'octroie plusieurs pauses, pleinement fécondes dans la douce évocation des *nachtmusiken*.
On sait qu'il était alors sous l'inspiration d'une contemplation Eichendorffienne (murmures et romantisme de la seconde *Nachtmusik*), surtout comme il l'a écrit lui-même, il est habité par le souffle cosmique, la recherche d'un oxygène au delà de la vie terrestre, la perception d'un autre monde qui puisse lui transmettre la volonté d'affronter l'existence et de poursuivre son œuvre. Il s'agit de communier avec la nature primitive, de l'embraser toute entière, dans sa totalité foudroyante.
Il s'agit moins ici d'un conflit de forces opposées, que l'expression quasi orgiaque, libératrice des énergies fondatrices de la nature. Accord recherché avec la vibration de l'univers, recherche d'une expression inédite et personnelle qui invoque l'esprit de Pan, que l'auteur a lui-même évoqué pour expliquer la richesse plurielle de sa musique, ou plutôt communion avec le rythme dyonisiaque d'un temps nouveau, recomposé. Disons que la profusion des rythmes, des timbres, des couleurs affirment au final, une vision totalement nouvelle des horizons musicaux. S'il y a une empreinte incontestable du destin, de sa force contraignante et barbare, il y aussi grâce à l'élan propre à la musique de Mahler, l'affirmation de plus en plus éclatant d'une restructuration active. A mesure qu'il absorbe dans l'orchestre, la résonance du chaos, Mahler semble recomposer au même moment, le chant du cosmos. La déstructuration apparente s'inverse à mesure que le principe symphonique s'accomplit. Un magma de puissances telluriques se cabre et danse ici (*Scherzo*).

Le sentiment de grandeur originelle, et même de distanciation

épique que parvient à transmettre Kubelik, restitue à la partition son ampleur poétique et les nombreuses références autobiographiques. Peu à peu, l'ironie et l'amertume sont surmontées, dans ce caractère dansé des *Nachtmusiken*. Non plus déhanchement contraint mais regain de vitalité et de victoire! Ici, la libération du lyrisme (hauteur des cordes), la sensualité jubilatoire des bois et des vents mènent inéluctablement au sentiment de joie et de conquête (malgré tout, contre tout) qui clôture le *Finale*. Visionnaire et moderne, Mahler dans sa 7ème lance des ponts vers l'avenir.

Musique audacieuse et même révolutionnaire, et sans équivalent à son époque, et dans le restant de l'œuvre, la *7ème symphonie* n'en finit pas de nous interroger sur la manière de l'approcher. Tout y est contenu des sentiments mahlériens, rictus, aigreurs, pollutions et poisons, dérision, ironie et fausse innocence mais aussi, -surtout-, régénérescence à l'œuvre dans la matière sonore, ici d'autant plus fascinante qu'elle est dans la 7 ème, d'une époustouflante diversité, d'une subtile complexité (mandoline, harpe et guitare tissent dans le second *Nachtmusik*, plusieurs mélodies énigmatiques dont Schönberg gardera le souvenir)…

Au sein de l'intégrale des symphonies de Mahler, ce volet est l'une des expériences les plus captivantes. Et le geste de Kubelik, qui y brasse l'olympien et le dyonisiaque, le diabolisme et le lumineux, la désespérance ironique et la pure joie, s'y révèle des plus éloquents !

Lire aussi notre critique de l'interprétation de Claudio Abbado parue en dvd chez EuroArts.

Gustav Mahler: 6 ème symphonie (Rafael Kubelik)

La Sixième est un chant désespéré qui peint un paysage dévasté. Son registre est le défaitisme qui marque une expérience amère et sans illusion du héros, sur sa propre carrière et face à l'univers. Cette percée dans un lyrisme défait, mordant, désabusé qui n'a pas perdu, pour autant son orgueil ni sa démesure, est assez surprenant à la période où Gustav Mahler le conçoit.
Sa collaboration pour l'Opéra de Vienne se déroule de mieux en mieux, en partie grâce à la participation du peintre Alfred Roller. Son activité de compositeur commence à être reconnue. Récemment marié, il est père de la petite Maria.
Les sources sur la genèse de l'œuvre sont moins documentées et nombreuses que pour ses autres symphonies. Il semble que Mahler cependant, arrive à Mayernigg, en juin 1903 et compose presque immédiatement son nouvel opus.
Pour se remettre de l'écriture, il prend comme à son habitude le train et sa bicyclette pour parcourir la campagne incomparable des Dolomites. A l'été 1903, seront couchées sur le papier, les deux mouvements intermédiaires, et l'esquisse du premier. L'été 1904 est moins heureux : Alma allitée à la suite de la naissance de leur deuxième fille le rejoint tardivement ; et le temps, orages et pluies, l'empêche de sortir ; il vit claustré et peu inspiré. Pourtant, le compositeur achève les *Kindertotenlieder*. Ce sont encore les massifs et les paysages de ses chères Dolomites qui lui inspirent la suite de sa *Sixième symphonie*. Fin août, le cycle entier est terminé. Mahler en joue une réduction au piano à Alma qui est émue jusqu'aux larmes, affirmant qu'il s'agit d'une œuvre « *foncièrement personnelle* », celle qui semble avoir jailli directement du cœur. Alma ira même jusqu'à reconnaître dans les trois déflagrations du Finale, la prémonition claire des trois événements tragiques qui surviendront en 1907 : la mort de leur fille aînée, le diagnostic de l'insuffisance cardiaque qui frappe Mahler, son départ de l'Opéra de Vienne.
Même lorsque Mahler dirige la *Sixième*, en mai 1906, dans le

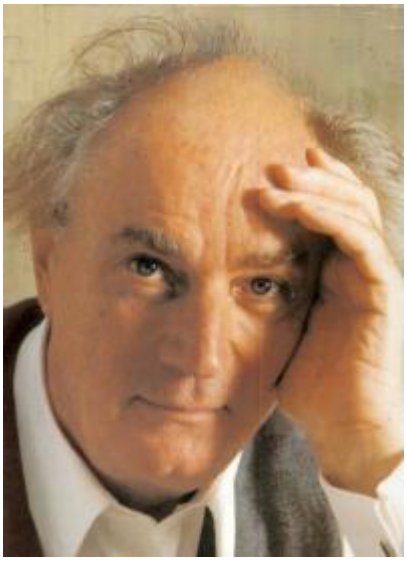
cadre du Festival de l'*Allgemeiner Deutscher Musikverein* à Essen dans la Ruhr, rien ne lui laisse encore penser aux événements à venir. Pendant la création, il se sent mal. Alma et Mengelberg, présent, s'inquiètent de son apparent malaise. Œuvre personnelle, trop peut-être pour celui qui est invité à la diriger, la partition suscite sentiments et émotions qui submergent leur auteur.

Contrairement aux symphonies précédentes bercées malgré leur aigreur, par le chant idéal du *Knaben Wunderhorn*, la *Sixième* indique un déchirement : Mahler y peint un monde presque désenchanté, cruel et violent. Cette conscience nouvelle de la vie, de sa cruauté et sa froideur, il l'a déjà exprimé dans la texture de la *Cinquième*. La caisse claire marque le rythme haletant et syncopé de la marche initiale, une marche au supplice et une déclaration de guerre. Le déroulement de tant de catastrophes n'ouvrant sur aucun répit ni aucune vision réconfortante est d'autant plus forte, presque insoutenable. Le motif d'Alma, et celui des vaches renforcent l'humeur autobiographique de la partition qui conserve sa force réaliste et son dénuement poétique.

Le *Scherzo* est à la seul une évocation lugubre de la mort, moins dansante que convulsive. L'*andante* offre une pause dans un monde agité sans grâce. Et c'est encore l'évocation du monde pastoral, des oiseaux (flûtes et clarinettes) et des vaches, qui renforce toujours ce lien vital entre Mahler et l'élément naturel, sans lequel il ne pourrait vivre et composer, trouver le mode de vie transitoire, ce pacte régulateur, absorbant ses innombrables angoisses.

Dans le *Finale*, la peinture s'obscurcit encore et les perspectives sont bouchées. Sans issue, muré dans son errance, Mahler fait l'expérience du chaos et de l'effondrement. Il fallait qu'il explore les Ténèbres dans son âme pour mieux s'ouvrir dans les *Huitième* puis *Neuvième*, aux champs élyséens en un chant de paix pleinement atteint. Mais cet accomplissement devait encore passer par des traversées

fondatrices, celle de la *Septième symphonie*, aussi personnelle et dans laquelle le héros est le spectateur et l'observateur, -ni acteur, ni victime-, qui a pris le recul face aux forces insondables qui façonnent l'univers.



Kubelik, fidèle à sa *Troisième* (enregistrée à Munich, en 1967, dans la même salle et en public), engage toutes les ressources expressives de son orchestre. La profonde unité de la lecture restitue au cycle des quatre mouvements un climat de panique et de force barbare, inconstestablement prenant, qui évite et la démonstration et le pathos. Cette élégance qui distingue sa baguette donne même dans les replis les plus sombres et les plus sarcastiques, une nervosité captivante. Un sens de la formule, une compréhension synthétique et poétique de la texture musicale. Disposant d'un orchestre de premier plan, la dramaturgie du cœur dont parle Alma se déverse en flots de plus en plus écumants. On reste encore ici frappé par la noble puissance des cuivres, leur somptuosité de couleurs, y compris l'important arsenal des percussions, imaginé par Mahler – célesta, xylophone, et ce fameux marteau aux coups sourds-. Et que dire de la tenue des cordes, dont l'éclat amer semble recueillir toute les tristesses terrrestres?
Kubelik n'est jamais terre-à-terre : il réorganise, restructure, ingère la matière symphonique, pour en déployer les sublimes perspectives musicales, même si le cycle dont il est question dans le *Sixième* s'achève, – a contrario de la *Cinquième* par exemple, au chant triomphal final plus équivoque-, sur un sentiment d'échec, aussi insurmontable qu'il est manifeste.